



## **I. La reconquête des reliques enlevées à Rome constitue le sujet principal du poème épique et contribue à la sacralisation de la fonction royale.**

Cette œuvre, teintée d'une forte tonalité hagiographique, illustre abondamment le thème épique de l'agrandissement du royaume de Dieu et de la conquête des terres et du pouvoir sur les païens : il s'agit de rétablir l'ordre de Dieu en punissant les Sarrasins de leurs exactions, de leurs sacrilèges et de leurs meurtres, de venger la mort du pape, de ramener en terre française et chrétienne les reliques volées à Rome par les infidèles en fondant leur culte à Saint-Denis, de convertir les vaincus ou de les mettre à mort pour les empêcher de nuire à nouveau et pour affaiblir les forces du Mal : jamais une chanson de geste n'aura illustré avec autant de force l'un des thèmes essentiels du genre épique : « essaucier sainte chrestienté » : « *Encore essaucheroie seinte crestienté* » dit Fierabras, une fois converti (F. v. 1585).

La chanson de *Fierabras* est animée par l'esprit de croisade : elle retrace la reconquête de lieux saints fondateurs comme Rome ou pris sur les Infidèles comme le royaume d'Espagne et se présente comme une double hagiographie, dont les composantes sont entrelacées et imbriquées : d'une part la vie de Fierabras, roi païen, sacrilège, sanguinaire et meurtrier du pape, devenu saint Florian par l'action de la grâce et d'autre part l'histoire du recouvrement des reliques du Christ après leur vol par les Sarrasins, rapportées à Saint-Denis par Charles depuis Rome et l'Espagne (et non depuis l'orient) après qu'il les eut reconquises.

Les reliques, véritable enjeu de notre texte, apparaissent comme le vestige historique d'une vie, elles ont été en contact avec le corps du saint, l'homme de Dieu ou mieux ici, le Christ lui-même, c'est-à-dire, Dieu fait homme : elles révèlent et prouvent son incarnation mais aussi sa transcendance et deviennent ainsi un élément de mémoire, l'objet d'une dévotion quasi magique, signe de médiation entre la terre et le ciel, qui se traduit par des pouvoirs merveilleux et miraculeux; elles sont perçues comme un Trésor en action, doué de propriétés bénéfiques, symbole de la grâce agissante.

Les Chansons de geste du cycle de l'Endit ont sans doute été conçues, comme un prolongement culturel, pour donner plus de résonance à la cérémonie du Lendit et surtout pour accréditer la présence de vraies reliques et redonner un sens à des objets et des pratiques culturelles dont on avait un peu oublié la signification ou l'histoire, comme c'est parfois le cas pour les thèmes de la tragédie grecque dont l'une des fonctions était l'illustration pédagogique de sujets religieux.

Elles ont aussi contribué à la sacralisation de la fonction royale à travers d'une part la libération de Rome et la restauration du pape sur son trône pontifical et d'autre part grâce au rôle sacramentel des reliques et à la manière dont la personne du roi est associée aux merveilles de leur recouvrement, de leur probation et de leur répartition entre les différentes églises: Charles déposant les reliques du Christ dans la Basilique de Saint-Denis, mausolée des rois de France, ne préfigure-t-il pas l'obsession de Saint Louis à retrouver ces mêmes reliques et à les déposer dans la Sainte-Chapelle ? La conception idéologique qui est à l'origine de l'écriture de *Fierabras* vise à superposer la couronne d'épines sur la couronne royale pour placer de façon symbolique la royauté sous la protection divine et faire du roi le représentant temporel de Dieu sur la terre.

## **II. Fragilité du pouvoir royal face à la féodalité.**

Le pouvoir royal risque à plusieurs reprises d'être affaibli par les révoltes larvées ou effectives qui sont menées contre lui par des barons plus soucieux de leur sentiment et de leur intérêt personnels que du bien général ou par des félons dans la tradition des chansons de renégats du cycle de *Doon de Mayence*. Son autorité est mise en péril à plusieurs reprises :

- Par la rancœur et la fureur de Roland contre Charles, qui rappelle la célèbre colère d'Achille, replié sous sa tente et refusant de partir au combat, dans *l'Iliade*, sentiment épique par excellence, qu'on retrouve dans la célèbre invective de Guillaume révolté par l'ingratitude et la pusillanimité de Louis au début du *Charroi de Nîmes*.

- Par la jalousie de Roland à l'égard d'Olivier qu'il se permet de critiquer après l'avoir laissé partir combattre à sa place malgré ses blessures : dans le ms. provençal (v. 484-86), Roland, très inquiet de la blessure et de la défaite de son compagnon d'armes, reproche à Olivier d'avoir conduit sans lui, avec démesure, l'avant-garde dont il avait obtenu le commandement de Charles (v. 181-200). On observe au



passage un renouvellement du couple Olivier - Roland : Olivier est mis en lumière, reléguant un peu dans l'ombre Roland : il allie la sagesse et l'audace et manifeste un sens aigu de son devoir jusqu'au mépris de sa vie, alors que Roland apparaît plus inconséquent, sans mesure, provocateur, sans aucun sens diplomatique, rancunier, colérique et un peu jaloux.

- Par les violents différends entre Charles et son neveu Roland qui refuse de lui obéir et d'aller combattre Fierabras, intimant l'ordre à ses compagnons d'armes de désobéir aussi (v. 153-171), et que l'empereur gifle avec son gant, tandis que, rendu furieux par cette humiliation, Roland tire son épée du fourreau prêt à frapper son roi (v. 172-198).

- Par les conflits entre Charles, Ganelon et le lignage des traîtres qui préfigurent leur conduite pendant la future expédition de Roncevaux.

- Par l'attitude lâche d'une partie du lignage des traîtres, sous la conduite d'Aloris, qui veut renoncer à la prise de Mautrible et abandonner les Français et Charles en difficulté dans le combat (laissez 130-131).

- Par le mauvais usage des institutions et le pervertissement de l'esprit dans lequel elles doivent être utilisées pour amener ou contraindre l'empereur de façon apparemment démocratique à prendre de mauvaises décisions :

- soit, quand il s'agit d'envoyer combattre Olivier contre Fierabras, alors qu'il est blessé, et probablement parce qu'il risque de périr et que les félons comptent ainsi s'en débarrasser (v. 301-333).

- soit, quand les traîtres veulent pousser Charles à retourner en France en abandonnant les Français prisonniers dans la tour à leur triste sort (laissez 116-118).

### **III. La contrainte juridique de la désignation et la procédure publique et contraignante de l'investiture à la suite de la recherche d'un consensus :**

#### *La désignation d'Olivier comme champion contre Fierabras*

Informé du refus de Roland d'affronter en combat singulier Fierabras, Olivier se propose spontanément d'aller combattre le Sarrasin. Mais sa blessure est un obstacle à sa désignation comme champion pour relever dans de bonnes conditions le défi lancé à Charles par Fierabras. Pour emporter la décision Olivier utilise la récrimination publique et demande réparation des torts qu'il a subi devant l'assemblée des barons : il rappelle devant tous à Charles qu'il n'a jusqu'ici reçu aucune récompense pour ses loyaux services depuis de nombreuses années. Charles lui propose aussitôt de lui accorder tout ce qu'il voudra dès leur retour en France. Olivier lui répond que c'est pour une autre raison qu'il a réclamé d'être récompensé. Si Charles lui permet d'affronter ce païen, il le tiendra quitte de toute reconnaissance pour tous les services rendus. Mais Charles persiste dans son refus d'envoyer Olivier combattre. Ce sont les traîtres Ganelon et Hardré qui contraignent Charles à donner son accord en vertu d'une règle établie en France stipulant que si deux barons donnent un avis favorable pour la désignation d'un champion, à partir du moment où cette décision est arrêtée, il faut laisser se dérouler le combat. Charles doit s'incliner devant cette convention mais il rend responsables et maudit les félons si jamais il arrive malheur à Olivier. Voilà un bel exemple de détournement du droit utilisé à des fins perfides ! (Laissez 9-10)

#### *La désignation de Richard de Normandie comme messenger auprès de Charles*

Après avoir écouté les barons se disputer successivement l'honneur d'être le messenger qui va demander du secours à Charlemagne, Richard intervient et développe ses arguments juridiques : on ne peut pas lui opposer le risque de laisser son fief sans successeur : s'il meurt pendant sa mission, son fils est en âge de prendre la relève et capable de gouverner son fief héréditaire. Il rappelle ensuite les accords passés avec Charles dont l'un est relatif à l'affranchissement de serfs venant d'un autre territoire à condition qu'ils aient résidé sur sa terre au moins pendant une année. L'autre faveur qu'il lui a accordée tombe bien à propos : s'il se trouvait enfermé avec d'autres chevaliers dans un château ou dans une enceinte et que se pose la question de l'envoi d'un messenger, ce serait lui-même qui serait désigné, à moins qu'il n'ait refusé la mission auparavant. Et le vieux Naimès confirme qu'il était présent quand cette faveur fut accordée et dit que Richard obtiendra naturellement cette mission s'il la souhaite. Richard confirme son intention et se



voit investi avec l'accord de tous à condition de ne s'attarder sous aucun prétexte et de ne séjourner dans aucun lieu à moins d'être malade ou fait prisonnier. Richard s'y engage par serment.

#### **IV. La figure de Floripas permet de s'interroger sur les pouvoirs d'une princesse royale à l'époque : incarne-t-elle la condition aristocratique et le comportement plus libre d'une dame de la fin du XII<sup>e</sup> siècle sous l'influence de la courtoisie ?**

Dans les chansons de geste de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, à une époque où l'influence des romans courtois est grandissante, se développe l'importance du rôle des femmes dans l'intrigue et dans les relations amoureuses qu'elles nouent avec les chevaliers. Floripas est le type même de la belle Sarrasine, aux mœurs libres, promise à un fiancé imposé par son père, mais amoureuse d'un chevalier français et prête à tout pour arriver à ses fins, capable de trahir les siens et de renoncer à sa religion pour épouser celui qu'elle aime. De haute naissance, sœur de Fierabras, roi d'Alexandrie, elle est la fille de l'émir Laban (/ Balan) qui, dans *la Destruction de Rome*, désire la marier contre son gré avec un puissant dignitaire, Lucifer de Baudas (/ de Bagdad), dont elle ne veut absolument pas, car elle est tombée amoureuse d'un chevalier français Gui de Bourgogne en le voyant renverser avec sa lance ce même Lucifer, son prétendant honni, sous les murs de Rome. C'est du moins ce qu'on apprend dans *Fierabras*, où cette belle Sarrasine, gardienne des reliques de la Passion, va délivrer de prison et aider les chevaliers français assiégés dans le donjon d'Aigremore contre la promesse d'épouser son amoureux, après s'être fait baptiser.

Floripas est avant tout une femme d'initiative et d'action, sans état d'âme : elle obtient habilement la permission de s'occuper des prisonniers français avant de les aider et ainsi trahir son père. Elle n'hésite pas à payer de sa personne pour aider ses alliés et à user de violence, parfois meurtrière, contre les hommes ou les femmes qui font obstacle à ses projets. Elle sait manier les armes au besoin. Ses relations sont souvent fondées sur la violence, qu'elle soit perpétrée contre les autres avec des intentions meurtrières ou qu'elle se limite à des menaces de violences et de simples coups. Floripas assomme et tue à coup de gourdin le géôlier Brutamont pour libérer les Français (*F* laisse 53). Puis elle tire sur la corde qu'elle a lancée aux prisonniers avec l'aide de son chambellan pour hisser les chevaliers français et les faire sortir de leur prison. Elle défenestre sa dame de compagnie Maramonde qui a reconnu les Français et veut les dénoncer à l'émir Balan (*F* laisse 57). Dans *la Destruction de Rome* déjà, Floripas exprimait son refus en frappant son futur fiancé Lucifer de Bagdad d'un violent coup de poing à la mâchoire pour calmer ses ardeurs, au moment où il tentait de lui voler un baiser. Dans *Fierabras*, elle se réjouit fort de le voir brûler dans l'âtre où le duc Naïmes l'a jeté après lui avoir éclaté la cervelle sous ses yeux (*F* laisse 83: v. 3050-3057). Floripas et ses demoiselles de compagnie prêtent mains fortes aux chevaliers français assaillis par les païens : ce sont des femmes d'action et des guerrières déterminées ; elles revêtent des armures et participent avec efficacité au combat les armes à la main (*F* laisse 99 : v. 3870-3875).

Tous les chevaliers, qu'ils soient chrétiens ou sarrasins, sont troublés par la fascinante beauté de Floripas et par la séduction qui se dégage de son élégante silhouette. Même les plus vieux d'entre eux, le duc Naïmes et le roi Charles, sont sensibles à ses appas et sentent comme un émoi et un frémissement s'emparer de tout leur être, réveillant en eux une ardeur et une verdeur quelque peu oubliées lors de la scène du baptême où sa nudité se dévoile lorsqu'elle est plongée dans la cuve baptismale. Les Sarrasines ont souvent une attitude provocante et incitent les chevaliers chrétiens à la débauche: ainsi donnent-elles aux Français l'occasion d'éprouver leur vertu, de tester leur capacité de résistance au désir charnel. En tout cas leur comportement de gourgandines, destiné à rappeler les interdits et à susciter la tentation de la chair, est l'occasion pour l'auteur de composer des scènes savoureuses qui mettent en évidence la gêne et la prudente réserve des chevaliers chrétiens qui ne doivent pas commettre le péché de chair et se rendre coupable d'adultère. Floripas se livre à un badinage coquin, érotique et provocateur : la femme apparaît dans ces circonstances comme le repos du guerrier. Floripas sait parler aux hommes d'un ton ferme et n'hésite pas à les saisir par les pendants de leur moustache ou par le nœud de leur baudrier pour faire leur connaissance et leur parler les yeux dans les yeux pour bien les persuader qu'elle est résolue à obtenir ce qu'elle demande (*F* v. 2895-6). Floripas plaisante sur un ton badin et sur le registre des jeux d'amour avec Bérart en lui lançant qu'elle le trouve beau parleur : elle imagine qu'il saurait bien s'ébattre avec une dame sous une couverture pour se livrer aux jeux de l'amour. Guillemer l'Escot répond à cette proposition coquine de Floripas sur un ton quelque peu libertin et vantard en lui disant qu'elle est très perspicace et



que Bérard n'a pas son pareil jusqu'à Jérusalem pour jour aux jeux de l'amour avec les jeunes femmes, les embrasser et les enlacer sous la couverture dans une chambre. Ce à quoi répond Floripas un peu sceptique et provocatrice : « Il est a l'esprouver ! » (*F* laisse 53 : v. 2224-2235)

Mais le charme suprême de Floripas, au-delà de sa grande beauté longuement célébrée, provient surtout de la grâce qui nimbe la jeune femme gardienne et dépositaire des reliques et qui aspire elle-même à devenir chrétienne pour épouser Guy de Bourgogne. Il se crée ainsi, à la longue, une sorte d'osmose entre la beauté de Floripas et la grâce surnaturelle des reliques. Les relations entre les hommes et les femmes pour imparfaites qu'elles soient, s'inscrivent dans l'ordre de la grâce. L'illumination chrétienne qui s'attache aux reliques du Christ et à leur reconquête rejaillit sur tous ceux qui les détiennent ou les approchent, fascine et éblouit tous ceux qui les contemplant et qui désirent les posséder pour assurer le triomphe d'un nouvel ordre spirituel sur les forces du mal, pour œuvrer à l'avènement du royaume de Dieu, et pour « essaucier sainte chrestienté »

Faut-il voir dans la belle Floripas, jalouse de son indépendance et prête à tout pour réaliser ses projets, une *passionaria* qui militerait pour l'indépendance et la liberté de la condition féminine ? Il faut tout de suite reconnaître que sa liberté d'expression et de conduite est peu conforme aux mœurs médiévales et surtout à la civilisation musulmane où la femme est très surveillée et doit se montrer discrète. Le mariage la plupart du temps imposé dans ces sociétés ne laisse que peu de place aux sentiments, puisqu'il est fondé sur l'intérêt social d'unir deux lignages et deux conditions.

Ces écarts de conduite, cette violence, ces provocations érotiques imaginées par les fantasmes des hommes doivent être vues comme une manière de renouveler, dans le contexte plus courtois et plus plaisant du genre romanesque, l'ambiance austère des premières chansons de geste, histoires de guerriers où les femmes ne font que de fugitives apparitions comme la belle Aude dans le manuscrit d'Oxford de *la Chanson de Roland* ; ces libertés audacieuses ne sont possibles et acceptables que parce qu'elles sont transposées dans le monde païen et qu'elles permettent de mesurer le chemin parcouru sur les sentiers de la grâce et de la rédemption vers le monde chrétien : au terme du parcours, Floripas épouse la religion chrétienne et rejoint ainsi la sanctification de son frère, Fierabras, roi sanguinaire, diabolique et sacrilège devenu pourtant Saint Florian de Roye, après sa conversion<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails se reporter à mon article : Marc Le Person, « Autour du personnage de Floripas : les relations entre les hommes et les femmes dans *La Destruction de Rome* et *Fierabras* » in *Les relations entre les hommes et les femmes dans la chanson de geste*, (dir.) Corinne Füg-Pierreville, Lyon, Aprime, 2013, p. 159-167.